

LA CHRONIQUE DU SAMEDI

Ces emprunts inutiles qui avilissent la langue française



MICHEL WINOCK
HISTORIEN (1)

« N'y aurait-il pas quelque enseignement à tirer du fait qu'un mot réussi comme "courriel" (invention québécoise) ne l'emporte pas sur email ? Ni "pourriel" sur spam ? L'adoption de mots anglais sans transformation signifie: "Nous préférons la langue du maître." Courriel ni pourriel ne prennent pas, précisément parce qu'ils sonnent trop français. »

Cette citation est tirée de l'ouvrage d'Alain Borer, « De quel amour blessée. Réflexions sur la langue française » (1), auquel a été attribué le prix François-Mauriac 2015. Une cinquantaine d'années auparavant, le linguiste René Étiemble avait lancé un retentissant cri d'alarme dans son pamphlet savant, « Parlez-vous franglais ? » (2). Professeur de littérature comparée à la Sorbonne, il avait intitulé l'un de ses cours « Le babélien », défense en règle du français contre ce qu'il appelait le « sabir atlantique », devenu dans le titre d'un ouvrage de 1964 le « franglais ».

Mort en 2002, Étiemble n'a pu assister à la dernière submersion de notre langue par les mots anglais depuis une quinzaine d'années. Alain Borer a donc repris le flambeau. Son livre, érudit, souvent drôle, dresse le procès im-

« Pourquoi dire "standing ovation" pour "ovation debout" ? "Burn-out" pour "surmenage" ? »

placable de tous ceux qui, par paresse, pargnisme ou sottise pure, truffent dans leurs journaux, dans leurs émissions, dans leurs discours, leur « français » de termes anglo-américains inutiles et dissonants.

Il est naturel qu'une langue se transforme par l'acquisition de mots nouveaux. Encore faudrait-il que ceux-ci ne soient pas substitués à des termes français qui existent déjà, et, si ce n'est le cas, que nous ayons la volonté de leur faire subir ce qu'Alain Borer appelle un « usinage morphologique », c'est-à-dire de les franciser. Dans la première catégorie, pourquoi dire ou écrire « standing ovation » pour « ovation debout » ? « Casting » pour « distribution » ? « Playback » pour « rejeu » ? « Free-lance » pour « travail indépendant » ? « Timing » pour « calendrier » ? « Mailing » pour « publipostage » ? « Duty free » pour « hors taxe » ? « Burn-out » pour « surmenage » ? « Générer » pour « produire » ? Etc.

Dans la deuxième catégorie, l'exemple de "people" est significatif. En un autre temps, on aurait importé le mot en le transformant de manière que son orthographe soit compatible avec la prononciation française. d'où l'effort

de certains écrivains et journalistes d'écrire « pipole ». Mais ils passent pour farfelus, tant le conformisme anglo-manique fait loi.

Face à la langue hégémonique, la capitulation est générale. Dans certains aéroports de l'Hexagone, on peut lire des panneaux en langue anglaise uniquement. Dans certains établissements universitaires, il est de bon ton de donner des cours en anglais, ce qui faisait dire à Pékin au « Quotidien du peuple », le 23 mai 2013: « En formant ses élites en anglais, la France envoie un mauvais signal aux pays francophones. » Les enseignes des magasins, les titres de films qu'on ne

sait plus traduire, le langage publicitaire, la marginalisation des langues anciennes... tout illustre, à chaque regard, à chaque écoute, la soumission, la perte d'inventivité, le « décrochage linguistique ».

Contre le raz-de-marée appelé à inonder puis à

noyer le français, que peut-on faire ? En 1994, une loi due au ministre de la Culture de l'époque, dite loi Toubon, avait prescrit un certain nombre de mesures visant à rendre effective la disposition introduite dans la Constitution: « La langue de la République est le français. » Une levée de boucliers s'en est suivie, à commencer par celui que brandit le Conseil constitutionnel, estimant que le principe de la liberté d'expression s'opposait à une terminologie officielle, sans parler des ruades journalistiques contre une loi « totalitaire ».

Sans recourir à la loi, je suggère modestement deux actions. Que l'Académie française, dont le rôle est de défendre la langue, se fasse mieux entendre. Je n'entends nulle idée de protectionnisme, mais d'adaptation et d'assimilation: notre dictionnaire est rempli de termes d'origine italienne, allemande, espagnole, arabe, etc. qui ont été remodelés en français. Mais les anglicismes restent aujourd'hui à l'état brut. Il serait souhaitable que nos académiciens, dont on se demande souvent à quoi ils servent, fabriquent un lexique général du bon français pour cauteriser les plaies de ce qu'Alain Borer appelle « l'englobish ».

D'autre part, il serait bienvenu que tous les grands journaux, quotidiens et hebdomadaires, présentent régulièrement une chronique de la langue. Cet usage, qui existait jadis, s'est peu à peu perdu, alors que, dans cet enlèvement, ce pourrait être une perche tendue à ceux qui veulent encore parler français.

« Tout illustre la soumission, la perte d'inventivité, le décrochage linguistique »

(1) Gallimard, coll. Blanche (octobre 2014).

(2) Publié en 1964, il est disponible en poche. coll. Folio.